

“ECONOMIE ET SPIRITUALITÉ”

Sœur Lazare, o.s.b.

Les pages qui suivent sont un essai tâtonnant; il s'agit de pistes pressenties, non d'une réflexion élaborée. Une fois de plus j'emploierai beaucoup le « je » pour marquer les limites de la pensée. D'autres peu à peu corrigeront, compléteront, surtout approfondiront cette ébauche (1).

Plan (n° 96) fin

III. Essai d'approche doctrinale

Nous pourrions partir d'une comparaison : une barque est sur la mer, l'eau l'entoure de tous côtés; ou bien la mer engloutira la barque, ou bien elle la portera jusqu'au but du voyage. N'est-ce pas notre situation devant la réalité économique? Une seule chose est néfaste, l'inconscience : si nous oublions qu'il y a du danger, nous sombrerons, si nous ne tenons pas sans cesse le gouvernail dans la direction du but ultime, nous dériverons doucement. Quels points de repère peuvent guider notre navigation? Comment faire de l'élément dangereux omniprésent une voie qui nous mène au terme désiré? (2)

Avant de discerner quelles voies peuvent s'ouvrir pour des contemplatives, souvenons-nous du problème fondamental qui se pose pour le chrétien devant toute activité temporelle; j'en emprunterai la description à Teilhard de Chardin (3).

« Il y a une catégorie d'esprits ... pour qui la difficulté (de la sanctification de l'action humaine) prend la forme et l'importance d'une perplexité continuelle et paralysante. Ces esprits-là, épris d'unité intérieure, se trouvent en proie à une véritable dualité spirituelle. D'une part, un instinct très sûr, confondu avec leur amour de l'être et leur goût de vivre, les attire vers la joie de créer et de connaître. D'autre part, une volonté supérieure d'aimer Dieu par-dessus tout leur fait redouter le moindre partage, le moindre gauchissement dans leurs affections (...)

Suivant la nature plus ou moins vigoureuse du sujet, le conflit risque de se terminer d'une des deux manières suivantes : — tantôt le chrétien, refoulant son goût du tangible se forcera à ne plus chercher d'intérêt que dans les objets purement religieux; et il essaiera de vivre dans un monde divinisé par l'exclusion du plus grand nombre possible d'objets terrestres; — tantôt agacé de l'opposition intérieure qui l'entrave, il enverra au loin les conseils évangéliques, et se décidera à mener ce qui lui semble une vie humaine et vraie; — tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, il renoncera à comprendre; jamais totalement à Dieu, jamais totalement aux choses — imparfait à ses propres yeux, insincère au jugement des hommes, il se résignera à mener une vie double (...)

A des titres divers, ces trois issues sont redoutables. Qu'on se fausse, qu'on se dégoûte ou qu'on se dédouble, le résultat est également mauvais et certainement opposé à ce que doit produire en nous le Christianisme ». (pp. 35-36)

L'option radicale que représente l'entrée au monastère n'élimine pas ces conflits, car c'est aux profondeurs de l'être qu'ils se situent : notre vocation exclut délibérément et sainement un grand nombre d'objets terrestres, mais un grand nombre aussi s'imposent à nous, qu'il faut ordonner au service de Dieu; renoncer à mettre sa joie profonde dans telle activité humaine pour la trouver dans l'union au Christ faisant en toute chose la volonté du Père, ce n'est pas un choix fait une fois pour toutes; chaque âge de la vie développant de nouvelles dimensions de la personne exige que l'on trouve de nouvelles manières concrètes de vivre ce choix, souvent plus dépouillantes que l'option première. Nous devons donc garder ces lignes de Teilhard à l'arrière-plan de notre recherche.

A partir de la triple exigence : assumer, animer, maîtriser, je voudrais regarder quelques aspects de l'itinéraire spirituel, dans un va-et-vient pas très ordonné entre le souci de la transformation intérieure et la réflexion théologique; elles sont indissociables, mais distinctes.

1. ASSUMER

Nous sommes dans un univers d'esprit et de matière (4), voulu tel par notre Créateur, l'esprit devant peu à peu pénétrer la matière et la transfigurer, ce qui sera lui donner son véritable visage, l'ordonner entièrement à l'homme.

Par cette activité de l'esprit qu'est l'Art, la matière va être assumée et transformée en beauté, pressentiment de la Beauté de Dieu. Par cette autre activité de l'esprit qu'est la recherche scientifique, la matière va pouvoir devenir moyen de libération de l'intelligence, car en elle se révèlent des lois où se découvre la présence de la vérité, pressentiment possible du mystère de la Vérité de Dieu. L'activité économique, activité humaine complexe qui engage l'esprit et le corps, assume la matière sous le triple mode de la production, de la répartition et de l'échange; cette activité ne pourrait-elle conduire à pressentir le mystère de Dieu comme Don ? Cette question sera mon axe fondamental d'approche, même si je ne parviens pas à l'explicitier clairement à chaque étape de la recherche.

Trois thèmes pourraient servir de pistes :

1. autour de la *production* : la « divinisation des activités » ;
ici je m'inspirerai de Teilhard
2. autour de la *répartition* : « pauvreté et richesse » ;
ici je m'inspirerai de René Habachi
3. autour de l'*échange* : l'« admirable échange » ;
ici je me référerai aux Pères latins.

Que l'on me pardonne ce que ce rythme ternaire peut avoir d'artificiel; il permet d'organiser un peu la pensée autour de quelques réalités vitales.

La « divinisation des activités »

Au problème soulevé plus haut de la divinisation de l'effort humain, Teilhard de Chardin voit deux solutions, la première incomplète, la deuxième totale. La solution incomplète peut se schématiser ainsi : « L'action humaine vaut et ne vaut que par l'intention avec laquelle elle est faite » (je compte qu'à partir d'ici vous remplacez toujours mentalement par « activité économique » les expressions qui désignent toute activité humaine). Cette attitude donnera naissance au discours suivant :

« ... sur Terre, les choses ne vous sont données que comme une matière à exercice, sur laquelle vous vous faites « à blanc » l'esprit et le cœur. Vous êtes sur un terrain d'épreuve, ... vous êtes « à l'essai ». Peu importe, dès lors, ce que deviennent les fruits de la Terre. Toute la question est de savoir si vous vous en serez servi pour apprendre comment obéir et comment aimer.

Ne vous attachez donc pas à la grossière enveloppe des œuvres humaines. Ce n'est jamais que paille, combustible ou poterie fragile. Mais songez que par ces humbles vaisseaux vous pouvez faire passer, comme une sève ou une liqueur précieuse l'esprit de docilité et d'union à Dieu. Si les buts terrestres ne valent rien en eux-mêmes, vous pouvez les aimer pour l'occasion qu'ils vous offrent de prouver au Seigneur votre fidélité». (p. 38)

La valeur d'une telle conception, nous la connaissons d'expérience, elle est un des fondements de l'éducation spirituelle, elle a ses racines dans la tradition monastique la plus ancienne : qu'il suffise de rappeler la Première Conférence de Cassien sur le But du moine qui est la pureté du cœur (5). Nous nous sentons à l'aise dans les lignes où Teilhard poursuit :

«... (Cette attitude) exalte avec raison le rôle initial et fondamental de l'intention, qui est vraiment (...) la clef d'or par laquelle notre monde intérieur s'ouvre à la Présence divine. Elle exprime avec énergie la valeur substantielle de la Volonté divine qui devient grâce à elle pour le chrétien (comme pour son Modèle divin), la moelle fortifiante de toute nourriture terrestre. Elle découvre, toujours pareil sous la diversité et la pluralité des œuvres humaines, une sorte de milieu unique en lequel nous pouvons nous installer sans avoir à en sortir jamais». (p. 39)

Cette foi en un milieu divin correspond aussi tellement à notre expérience (6) que nous pourrions penser que tout est dit là pour nous; or ce n'est peut-être qu'une première étape. Teilhard va souligner ensuite les insuffisances de la solution par l'intention; ne pensons pas trop vite que sa réaction serait celle d'un Jésuite, homme, donc différent d'une femme, et homme d'action, donc orienté autrement qu'une moniale; il faut accepter de reconnaître que les années passant et les virtualités de la personne s'éveillant, un instinct profond en nous ne se satisfera pas pleinement du recours à l'intention, sans qu'il y ait là la moindre infidélité à notre vocation; peut-être même cette insatisfaction sera-t-elle d'autant plus sensible que sera plus grand le désir de laisser saisir par Dieu la totalité de notre être. C'est peut-être faute de regarder en face cette réalité que bien des vies ou bien trouveront dans un activisme déguisé en esprit de service une échappatoire à l'accueil du mystère de Dieu, ou bien perdront leur dynamisme spirituel dans la tristesse et le désenchantement. Écoutons donc la suite de l'analyse de Teilhard avec sympathie :

«Plus je m'analyse, plus je découvre cette vérité psychologique que nul homme ne lève le petit doigt pour le moindre ouvrage sans être mû par la conviction plus ou moins obscure, qu'il travaille infiniment (au moins d'une manière détournée) pour l'édification de quelque Définitif,

c'est-à-dire l'œuvre de Vous-même, mon Dieu. Ceci peut paraître étrange et démesuré à ceux qui agissent sans se critiquer jusqu'au bout. Et pourtant ceci est une loi fondamentale de leur action. Il ne faut rien moins que l'attrait de ce qu'on appelle l'Absolu, — il ne faut rien moins que Vous-même, pour mettre en branle la frêle liberté que vous nous avez donnée. Dès lors, tout ce qui diminue ma foi explicite en la valeur céleste des résultats de mon effort, dégrade sans remède ma puissance d'agir». (p.40-41)

Dans toutes nos tâches, nous avons la grâce insigne de savoir qu'elles concourent à l'existence d'une communauté de prière, nécessaire et féconde pour l'Église, de savoir que chacun de nos actes peut dans la charité concourir à la croissance du Corps du Christ invisiblement, que nous travaillons toujours presque directement à du «Définitif». Mais cette grâce même exige que nous allions plus loin dans la perception de ces tâches. C'est une seconde solution que Teilhard va présenter comme définitive. «Tout effort coopère à achever le monde *in Christo Jesu*»; je vous invite à relire en entier son développement, dont je ne retiens que deux paragraphes :

— *la perfection chrétienne de l'effort humain*

... Non, Dieu ne distrait pas prématurément notre regard du travail qu'il nous a lui-même imposé, puisqu'il se présente à nous comme attingible par ce travail même ... Dieu, dans ce qu'il a de plus vivant et de plus incarné, n'est pas loin de nous hors de la sphère du tangible; mais il nous attend à chaque instant dans l'action, dans l'œuvre du moment. Il est, en quelque manière, au bout de ma plume, de mon pic, de mon pinceau, de mon aiguille, — de mon cœur, de ma pensée. C'est en poussant jusqu'à son dernier fini naturel le trait, le coup, le point, auquel je suis occupé, que je saisirai le But dernier auquel tend mon vouloir profond... L'énorme puissance de l'attrait divin s'applique sur nos frères désirs, nos microscopiques objets sans en briser la pointe... Elle suranime, donc elle introduit dans notre vie spirituelle un principe supérieur d'unité ...». (p. 53-54)

— *la communion par l'action*

«Dans l'action, j'adhère à la puissance créatrice de Dieu; je coïncide avec elle, j'en deviens non seulement l'instrument, mais le prolongement vivant. Et comme il n'y a rien de plus intime dans un être que sa volonté, je me confonds, en quelque manière, par mon cœur, avec le cœur même de Dieu». (p. 51)

Nos travaux « producteurs de biens », donc appelant des réalisations, si modestes soient-elles, peuvent être regardés d'abord à cette lumière. S'appliquer à des tâches de production (donc indissociablement de répartition, même si j'insiste davantage ici sur le premier aspect) peut nous amener, si nous les accomplissons sans nous y projeter nous-même, à une sorte d'expérience élémentaire de Dieu comme créateur et source; on ne connaît Dieu qu'en lui devenant semblables, dit l'Écriture. Le récit de la Genèse révèle un Dieu suscitant toute la création matérielle pour qu'elle soit mise au service de l'homme; l'homme est créature, c'est-à-dire qu'il n'a pas en lui-même de quoi durer dans l'existence mais a besoin de produire ce qui lui est nécessaire pour vivre, et pour subsister, les hommes ont besoin les uns des autres. Percevoir cela dans la vie la plus quotidienne, n'est-ce pas percevoir existentiellement ce que c'est que d'être source, et ce que c'est que de se recevoir? N'est-ce pas accéder à un pressentiment de Celui qui est total Don de soi et de Celui qui se reçoit totalement du Père? N'est-ce pas, dans la nécessité concrète apprendre ce que c'est que devenir Don? L'aspect éprouvant de nos tâches (et une fois de plus je pense à leur diversité et à leur complexité) ne voile pas cet aspect; par là même qu'il y a épreuve, il peut y avoir la simplification plus profonde de la foi vivante.

Pauvreté et richesse

Que nous les ayons produits ou reçus, dès que les biens nécessaires existent, nous nous demandons : « Comment les administrer spirituellement ? »; l'aspect de « répartition » est peut-être celui qui nous vient en premier à la pensée quand nous nous interrogeons sur la fidélité à l'Évangile. Je me mettrai ici une nouvelle fois à l'école de René Habachi (7); sa réflexion porte sur la richesse, il est rare et ce n'est pas souhaitable que ce soit directement notre problème ... mais nous pouvons mieux saisir à partir de là ce qui concerne toute réalité économique. Si nous nous reportons au Canon 634 du Code de Droit canonique, nous trouvons d'ailleurs posée clairement la question de l'être et de l'avoir (et du paraître...)

«... le riche est celui qui dispose de plus d'avoir que son être n'en utilise. C'est essentiellement un consommateur, mais un consommateur sans rendement. L'avoir à travers lui ne se transforme pas en être, ni pour lui ni pour les autres. Il détient les avoirs au lieu de les mettre en circulation. Je dis « il détient » parce que précisément il fait violence aux lois de l'évolution et du travail, en paralysant un dynamisme de l'être qui ne lui appartient pas, puisqu'en en faisant un bien stérile il l'expulse de sa destination. (p. 135)

Et maintenant... voici la pauvreté. Il ne faut pas s'attendre à ce que la richesse étant définie par l'excédent de l'avoir sur l'être, la pauvreté se définisse par une équation parfaite de l'être et de l'avoir. Ce serait se laisser prendre au jeu des formules. Car la pauvreté n'est pas un état mais une activité... la pauvreté est un dynamisme.

Peu importe les avoirs dont on dispose, l'important c'est que leur somme, à travers un homme et grâce à lui, se transmute en être pour accroître sa propre liberté et alimenter celle des autres, remplissant ainsi la double finalité de toute prise de possession de l'avoir par l'être : le développement de notre être individuel en même temps que de l'être communautaire, la finalité personnelle et la finalité sociale ...

La pauvreté est avant tout une activité de l'esprit. Et je crois qu'il faut aussitôt ajouter pour ceux que le mot « esprit » rassurerait trop vite, un esprit frondeur, un esprit de conquête et de création. Chopin n'est pas riche avec le plus beau piano du monde, le menuisier non plus avec un établi perfectionné ... Les pays développés ne sont pas riches si le tiers monde peut bénéficier de leur avance dans la ligne de ses propres besoins. Et par contre est riche celui dont l'argent dort en banque, et le patron qui ne partage pas ses bénéfices excédentaires avec ses ouvriers, est déjà riche celui dont la quatrième paire de chaussures attend inutilisée dans l'armoire. Le misérable aussi est rongé par l'esprit de richesse quand sa misère le conduit malgré lui à amasser cupidement ses petits bénéfices ... Les deux (le misérable et le riche), vrillés au sol de leur avoir ou de leur absence d'avoir, sont impuissants à désentraver leur être ». (p. 136-138)

Une communauté ne se trouve en général ni dans la situation de richesse, ni dans la situation de misère; à l'intérieur du monastère, communauté de biens et dépossession personnelle éliminent d'office ce risque pour chacune; mais esprit de misère et esprit de richesse nous guettent sous des formes subtiles si l'usage des biens nécessaires n'est pas accès à une plus authentique liberté spirituelle. Ce n'est pas l'excès d'avoir qui est notre danger majeur dans la société d'aujourd'hui où assurer le pain quotidien est souvent difficile; c'est la place que risque de prendre la réalité économique si elle n'est pas intégrée à la transformation spirituelle. Il y aurait à réfléchir à tout ce qu'exigent les tâches de répartition à l'intérieur de la communauté, comment elles peuvent être pour celles qui sont chargées de distribuer le nécessaire lieu de respect de l'autre et de dépouillement de soi-même, ou lieu de possession d'un pouvoir; il y aurait à réfléchir aux tâches liées à la circulation de l'argent entre le monastère et la société : à quelles conditions seront-elles libérantes et non étouffantes? Ce n'est qu'à l'intérieur de chaque spiritualité que l'on peut donner des réponses adéquates. Mais c'est toujours dans la pauvreté telle que la définit R. Habachi que se trouvera l'esprit qui devra nous inspirer :

« L'âme de la pauvreté est un dépouillement fondamental qui ne s'accroche pas à l'avoir et se délivre du trop-plein alourdissant des biens inemployés... Il est essentiellement don de soi et transformation.

C'est pourquoi la croisade contre la misère doit se doubler d'une entreprise pour la vraie pauvreté. La pauvreté ainsi comprise est le ferment de toute évolution humaine. Elle commence l'homme, elle est créatrice. Et cela ne

m'étonne pas qu'un Dieu qui aurait le génie de la création soit en même temps la pauvreté en personne. (p. 138)

Nous retrouvons ici avec la pauvreté de Dieu la lumière du mystère Trinitaire où chacune des Personnes est totale dépossession de soi-même et surabondance de l'Être. Pussions-nous aborder à ce niveau les plus modestes tâches de répartition et laisser transfigurer les plus ingrates par ce pressentiment.

« L'admirable échange »

A diverses reprises nous avons remarqué que la réalité économique relève d'une constante osmose avec la société : nous sommes à la fois clients et fournisseurs, donateurs et assistés, engagés en un système de mutualité : c'est la catégorie de l'«échange» – en latin, le «*commercium*». Pour nous, «commerce» sonne mal, mais le «*commercium*» des Romains mérite d'être un peu examiné; pour eux, c'est une valeur fondamentale parce qu'englobant dans l'unité toute la réalité humaine (8) : les relations entre les personnes et les réalités matérielles; «contre un bien, je te donne un autre bien, et ainsi nous nous rencontrons». Pensons pour mieux comprendre à l'usage des femmes africaines de marchander lorsqu'elles vendent ou achètent fruits et légumes; il ne s'agit nullement pour elles de gagner davantage ou de payer moins cher, il s'agit de faire durer la relation, d'entretenir le plus longtemps possible la joie vitale d'une rencontre entre des personnes; c'est la même intuition de la valeur d'humanité du «*commercium*».

Or comment les Pères latins ont-ils tenté de traduire le mystère du salut en Jésus Christ? Précisément dans la catégorie de l'échange – «O admirable *commercium*» : dans l'incarnation du Verbe, Dieu offre à l'homme sa divinité et Marie offre au Verbe une humanité; les deux partenaires se font mutuellement don de leur être. C'est toujours à travers une culture que le mystère révélé est exprimé; dans l'univers culturel du monde latin l'échange procurera une magnifique expression théologique, respectant à la fois la nature humaine et la nature divine, sans absorption ni extériorité de l'une à l'autre, mais dans une union personnelle. Il me semble que c'est l'axe de la grande tradition spirituelle occidentale, qui permet d'assumer le créé et d'en faire le lieu ou l'Esprit nous identifie au Christ.

A partir de là, nous pourrions chercher comment tout ce qui touche à l'échange dans nos tâches économiques peut contribuer à une perception existentielle du mystère; chercher comment toutes les relations d'échange matériel ou financier peuvent être pénétrées d'Esprit; une unité intérieure peut se forger là, bien au-delà de la dispersion éprouvante que représentent les multiples dispositions légales autour de l'acte «commercial», si nous accueillons cette épreuve avec ses exigences de rigueur et ses dimensions d'humanité.

Accéder par une expérience élémentaire à la valeur du don mutuel peut devenir pressentiment du don mutuel entre Dieu et l'homme dans le mystère de l'incarnation du Verbe, pressentiment du Don mutuel qui est la vie même de la Trinité sainte.

2. ANIMER

La « divinisation des passivités »

Il fallait d'abord porter sur l'activité économique ce regard positif et optimiste sans lequel nous ne pourrions l'assumer dans l'unité de notre vie. Mais ce n'est qu'une première étape. Il n'y a pas de passage direct d'une œuvre humaine, si authentique soit-elle, à la participation au mystère du Fils. Ni l'enthousiasme créateur de la production, ni la transformation de l'avoir en être que signifie la répartition, ni la réflexion théologique à laquelle conduit l'échange, ne sont l'expérience définitive.

Pour qu'une activité – même occasion d'exercice des vertus les plus authentiques, même entièrement ordonnée au bien de la communauté – soit « animée », une autre voie s'ouvre pour des contemplatives (9). C'est encore à Teilhard de Chardin que j'en emprunterai la description, dans la deuxième partie du *Milieu Divin*. Là il aborde cette phase du développement spirituel où le chrétien conçoit et désire

« une phase ultérieure à sa communion : celle où il se développerait moins en lui-même qu'il ne se perdrait en Dieu. De cet achèvement dans le don il n'a pas à chercher bien loin les possibilités et la réalisation. Elles lui sont à chaque instant présentées, elles l'assiègent, faudrait-il dire, par toute l'extension et la profondeur des sujétions sans nombre qui font de nous les serviteurs bien plus que les maîtres de l'Univers ». (p. 72)

Ces sujétions, Teilhard va les passer en revue, en examiner le nombre et la nature pour chercher les voies de leur divinisation. Il va distinguer les « passivités de croissance » (p. 74-80) et les « passivités de diminution ». Prenant comme point de départ ce sentiment de contrainte étouffante que peut nous inspirer l'omniprésence, l'opacité, la complexité de l'économie (10) je vais encore essayer d'écouter simplement Teilhard en transposant ce qu'il analyse en termes de « contraintes de l'économie », considérées comme « passivités de diminution »

« Le moment est venu de sonder le côté décidément négatif de notre existence, celui où notre regard, aussi loin qu'il cherche ne discerne plus aucun résultat heureux, aucune terminaison solide à ce qui nous arrive ... Dieu peut-il se trouver ... dans et par toute mort ? voilà qui nous déconcerte. Et

pourtant voilà ce qu'il faut arriver à reconnaître, d'une vue habituelle et pratique, sous peine de rester aveugle à ce qu'il y a de plus spécifiquement chrétien dans les perspectives chrétiennes, — et sous peine aussi d'échapper au contact divin par une des faces les plus étendues et les plus réceptives de notre vie.

Les puissances de diminution sont nos véritables passivités... Les passivités de diminution externes, ce sont toutes nos mauvaises chances. Suivons en pensée le cours de notre vie, nous les verrons de partout surgir. Voici la barrière qui nous arrête ou la muraille qui borne. Voici le caillou qui fait dévier ou l'obstacle qui brise ... Incidents, accidents de toutes gravités et de toutes espèces, que d'interférences douloureuses (...) entre le Monde des « autres » choses et le Monde qui rayonne à partir de nous... C'est peu en un sens que les choses nous échappent... Le plus terrible, pour nous, est d'échapper aux choses par un intérieur et irréversible amoindrissement.

Humainement parlant, les passivités de diminution internes forment le résidu le plus noir et le plus désespérément inutilisable de nos années. Les unes nous ont guettés et saisis à notre premier éveil : défauts naturels, infériorités physiques, intellectuelles ou morales, par qui s'est trouvé impitoyablement limité, dès la naissance et pour toute la vie, le champ de notre activité, de nos jouissances, de notre vision. Les autres nous ont attendus plus tard, brutales comme un accident, sournoises comme une maladie. Tous un jour ou l'autre, nous avons pris ou nous prendrons conscience que l'un quelconque de ces processus de désorganisation s'est installé au cœur même de notre vie ». (p. 81 -83)

Prenons un cas fréquent chez nous toutes : en entrant dans un monastère, nous avons renoncé à « réaliser » quelque chose, nous sommes vraiment là pour servir, comme le grain qui meurt en terre. Et puis voici que dans la vie même du monastère, il y a des choses à réaliser, des choses aussi qui nous permettent de nous réaliser; je ne parle pas simplement d'une activité dite créatrice, je pense par exemple aux relations fraternelles qui sont le lieu de notre don, il y a des « choses bonnes »; or à cause des nécessités économiques, nous devons d'une nouvelle manière renoncer à ces choses bonnes au moins en partie; je pense à toutes les énergies, à tout le temps, requis par l'économie, que nous ne pouvons consacrer à ce qui nous semblerait meilleur par rapport à notre vocation; je pense à tout ce que j'ai pu dire au sujet des sœurs engagées dans les tâches financières ou administratives; je pense aux soucis des supérieurs. Je crois que nous pouvons mettre tout cela au rang des « passivités de diminution », non par une exagération mais par un regard de foi. La sanctification à travers la dimension économique de notre vie ne se trouve-t-elle pas principalement dans l'acceptation de ces passivités-là ?

« Ici comme dans le cas de la « divinisation » de nos activités humaines nous trouvons la foi chrétienne absolument formelle dans ses affirmations et dans sa pratique. Le Christ a vaincu la mort non seulement en Résurrection, plus faits, mais en retournant son aiguillon. Par la vertu de la Résurrection, plus rien ne tue nécessairement, mais tout est capable de devenir sur nos vies, la bénie influence de la Volonté de Dieu. A tout instant, quelque compromise par nos fautes ou quelque désespérée par les circonstances que soit notre situation nous pouvons, en un complet redressement, ré-ajuster le Monde autour de nous et reprendre favorablement notre vie. « *Diligentibus Deum omnia convertuntur in bonum* ». Tel est le fait qui domine toute explication et toute discussion ». (p. 84-85)

Dans les pages suivantes, qu'il serait trop long de retranscrire ici mais qui sont vraiment à relire, Teilhard analyse comment s'opère la destruction progressive de notre égoïsme et la spiritualisation graduelle de nos désirs « formes très réelles de l'extase qui doit nous enlever à nous-mêmes pour nous subordonner à Dieu ». (p. 93)

« Mais nous n'avons pas encore franchi le point critique de notre excentration, de notre retournement en Dieu. Il faut faire un pas de plus : celui qui nous fera perdre pied à tout nous-mêmes... Nous ne sommes pas encore perdus. — Quel va être l'agent de cette définitive transformation ? La Mort précisément.

... Elle est le type et le résumé de ces diminutions contre lesquelles il nous faut lutter sans pouvoir attendre du combat une victoire personnelle directe et immédiate. Eh bien, le grand triomphe du Créateur et du Rédempteur, dans nos perspectives chrétiennes, c'est d'avoir transformé en facteur essentiel de vivification ce qui, en soi, est une puissance universelle d'amoindrissement et de disparition... Elle nous mettra dans l'état organiquement requis pour que fonde sur nous le Feu divin. Et ainsi son néfaste pouvoir de décomposer et de dissoudre se trouvera capté pour la plus sublime des opérations de la Vie ». (p. 93-94)

Il n'est pas fortuit que nous aboutissions au mystère de la Mort. Lorsque nous avons essayé de définir ce qui touche à l'économie (11), nous avons souligné que nous nous trouvions devant des biens *temporels*, c'est-à-dire des biens appelés à disparaître; ces biens dont l'administration nous oblige à être sans cesse attentives à l'avenir, sont un constant rappel de ce que nous marchons vers la mort, par laquelle nous entrerons totalement dans le mystère du Christ.

Il peut sembler paradoxal d'avoir proposé cette voie pour *animer* la réalité économique. J'ai peine à penser que nous puissions accéder autrement à l'intériorité.

rité dont l'activité économique risque de nous détourner; je crois qu'il n'y a pas de milieu : ou bien nous « subissons », et l'activité économique nous désagrège; ou bien nous « adhérons », et ce qui pourrait être puissance destructrice ne détruit en nous que ce qui s'oppose à la liberté spirituelle. Personnellement ou communautairement, la dépendance acceptée nous permettra non de nous dégager des contraintes mais de nous appuyer sur elles pour parvenir à la liberté.

Peut-être est-ce l'aspect par lequel ce que vit un monastère dans le domaine économique peut être trouée de lumière, signe d'espérance, humble parole sur Dieu dans l'opacité du monde où nous sommes.

MAITRISER

« Rien n'est impossible à Dieu »

Ici, nous sommes devant le plus difficile : maîtriser; la difficulté est autour de nous, la difficulté est dans notre communauté, la difficulté est en chacune de nous, il n'est pas utile d'y revenir, comme il n'est pas utile d'en gémir entre nous...

Il y a certes des moyens pratiques auxquels notre intelligence doit s'appliquer — l'ordinateur peut être au nombre de ces moyens... Il y a une ascèse nouvelle à découvrir dans la vie actuelle, et bien des monastères sont entrés dans la profondeur de ce type d'exigences. Mais nous ne pouvons pas rester au plan des moyens. Je crois que le mystère sur lequel nous devons fixer notre regard est la maternité virginale de Marie. Une des implications de la maternité virginale, c'est que l'Esprit Saint agit dans le créé jusqu'à faire que le corps de la Vierge Marie conçoive un enfant, une chair d'enfant. Il y a une action de l'Esprit de Dieu dans la matière qui existe déjà, aussi puissante que l'acte créateur des origines. Comment cet Esprit qui peut susciter la chair humaine du Verbe de Dieu en Marie ne pourrait-il agir pour nous et à travers nous jusque sur les réalités liées à la matière pour maîtriser cette dimension ? Elle aura toujours tendance à se développer anarchiquement au détriment de la réalité spirituelle, à cause du mystère du mal; mais par là même nous sommes ramenées à fonder davantage notre foi et notre espérance dans l'admirable Incarnation du Verbe et à reconnaître à travers les plus humbles de nos expériences que « rien n'est impossible à Dieu ». (12)

NOTES

1. Cf. *Le Lien*, n° 96, «Économie et Spiritualité». J'ai emprunté à quelques penseurs tout ce que je n'étais pas capable de traduire ou d'élaborer. Les longues citations devraient surtout conduire aux textes entiers.
2. En filigrane de ces pages, il y a la pensée de Maurice Zundel et particulièrement des chapitres de la thèse de Marc Donzé : *Pauvreté et libération, la pensée théologique de Maurice Zundel*, Edition du Cerf 1981.
3. Toutes les citations de Teilhard de Chardin sont empruntées au *Milieu Divin*; les pages renvoient au volume IV des œuvres de Pierre Teilhard de Chardin, Édition du Seuil 1957.
4. Voir particulièrement : Marc Donzé, op. cit. chap. 2 et 3.
5. Cassien, *Conférences I*, De la fin du moine, Sources Chrétiennes n° 42.
6. Cf. *Le Lien*, n° 85, «Prière, travail, accueil», p. 1-2.
7. R. Habachi, *Le moment de l'homme* D.D.B. 1985.
8. On peut renvoyer ici à la perception de l'unité entre l'économique et le personnel dans les règles monastiques anciennes.
Cf. *Le Lien*, n° 91-92, *Économie et spiritualité*.
9. Loin de moi la pensée qu'elle est étrangère aux Laïcs chrétiens, j'essaie simplement de parler pour les moniales, à partir de leur expérience.
10. Cf. *Le Lien*, n° 96, pages 8 à 19.
11. Articles cité, p. 4-5.
12. Que l'on me pardonne ce qui a été plusieurs fois répété dans ces cinq articles; leur rédaction entre 1985 et 1989 a été un peu décousue et je désirais souligner leur unité. C'est la répétition des poteaux indicateurs aux carrefours; le véritable itinéraire d'exploration commence seulement.

